

UNE APOLOGIE DU RÉGIME DU PROTECTORAT

Le discours prononcé par M. Piétri, ministre des Colonies, au congrès de la Fédération des anciens coloniaux à Lorient, n'est pas une banale manifestation oratoire. C'est un document mémorable, et par les idées saines et judicieuses qui l'inspirent, et par sa forme toute empreinte de clarté française, et par le souffle généreux qui l'anime.

Toute la presse indochinoise, du Nord au Sud, l'a reproduit ou commenté avec éloge, et cette allocution forte et nuancée, fine et éloquente, a eu le privilège, plutôt rare, de rallier toute l'opinion française et indigène. Colonialistes d'un côté et nationalistes de l'autre n'y trouvent rien à redire et s'ils sont de bonne foi reconnaissent dans les paroles du Ministre l'expression judicieuse de vérités souvent méconnues.

Bref, c'est, comme on l'a fait remarquer, un discours d'honnête homme.

Je ne le commenterai pas pour ma part, des confrères l'ayant fait abondamment.

Mais je m'en voudrais de ne pas détacher de ce morceau digne d'une anthologie coloniale le passage où l'orateur définit avec beaucoup de finesse et de justesse le régime du Protectorat, son caractère subtil et nuancé, les écueils auxquels il se heurte et les conditions de sa réussite. C'est, en peu de mots, une « apologie du Protectorat » ; bien plus : c'est une haute leçon de psychologie et de politique coloniale.

M. Piétri pose d'abord comme principe que les vieilles nations dont les circonstances ont amené la France à assumer la tutelle, qui ont un passé et une civilisation, une organisation sociale et politique déjà avancée, ne sauraient être gouvernées comme le sont des territoires nouveaux habités par des populations plus ou moins sauvages ou frustes.

« L'Indochine, dit-il, appelle d'autres méthodes que l'Afrique occidentale ou l'Océa-

nie. Au sein même de cette Indochine diverse et subtile, l'Annam et le Tonkin réclament d'autres directives que le Cambodge, l'homme de l'arrière-pays d'autres procédés que celui du delta. »

Faisant allusion par ailleurs aux deux méthodes entre lesquelles a varié jusqu'ici la politique coloniale, il rejette la politique de l'assimilation et se déclare pour celle de l'association.

« A l'ancienne politique de l'assimilation intégrale, chacun admet désormais qu'il faille substituer la formule plus neuve et plus souple de l'association, et la France n'a pas manqué de l'appliquer à ses dernières entreprises coloniales qui comptent parmi les plus heureuses. »

M. Piétri pense certainement au Maroc où il a fait ses débuts dans la carrière coloniale aux côtés du Maréchal Lyautey et où cette politique d'association sous la forme du Protectorat est, paraît-il, appliquée avec beaucoup de succès.

Et voici en quels termes il la définit :

« Une méthode nouvelle a surgi depuis une trentaine d'années, qui exige de la part des coloniaux modernes un surcroît de doigté et de finesse. C'est ce qu'on appelle la politique de protectorat, moyen terme des plus judicieux entre l'administration directe et l'administration conseillée, ou, pour emprunter aux Anglais leur terminologie, la colonie de la Couronne et le Dominion.

« Le Protectorat n'est ni l'un ni l'autre et il est les deux tout ensemble. La politique qu'il requiert est faite de nuances subtiles et de limites mouvantes. Mais c'est une formule admirable où nos grands coloniaux ont excellé. Je ne vous surprendrai point en m'en déclarant un adepte convaincu. Des pays comme la Tunisie, le Maroc, le Cambodge ou l'Annam, conscients de leur dignité

et justement fiers de leur histoire, relèvent de ce régime et méritent qu'il leur soit loyalement appliqué. *L'erreur serait de ruser avec le système, de transformer le précieux édifice pour le réduire, peu à peu, à la simple façade d'un tombeau...* »

Ce dernier passage mérite d'être particulièrement souligné, car, justement parce que la politique du Protectorat « est faite de nuances subtiles et de limites mouvantes », on a facilement tendance à méconnaître ces nuances et à dépasser ces limites, à faire, comme l'a dit le ministre, d'un précieux édifice une simple façade de tombeau. C'est le cas du Protectorat de l'Annam-Tonkin, qui, comme chacun le sait, n'a plus depuis longtemps du Protectorat que le nom. Cette situation ambiguë et fautive, grâce à laquelle on ruse tant qu'on veut avec le système, et qui n'a pu s'établir que par la faute tant des dirigeants annamites que de l'administration française, n'est digne ni de l'Annam ni de la France. Elle fait fi des sentiments profonds de tout un peuple qui se réveille à la vie au souffle de l'Occident, commence à prendre conscience de lui-même et s'accommode mal d'une tutelle tâtilonne et trop rigide. Elle est génératrice, pour une grande part, du profond malaise qui pèse sur ce pays. Un redressement s'impose que rendent plus urgent encore les événements de ces derniers temps. Nous avons, pour notre part, indiqué dans quel sens il doit être entrepris. Et puisque le Ministre des Colonies lui-même se déclare partisan d'une formule de protectorat large et libéral, il appartient à nos dirigeants et aux représentants qualifiés de la population de lui proposer un programme de réformes tendant à l'application pour ce pays d'une politique de protectorat vraiment digne de ce nom. Et si ce programme est judicieux et raisonnable, nous ne doutons pas qu'il n'ait l'agrément du Gouvernement français représenté par le parfait honnête homme dont nous commentons les bonnes paroles.

Mais revenons au discours de M. Piétri.

Après avoir ainsi indiqué l'erreur à éviter, le ministre continue :

“ Mais si l'on sait l'appliquer (le Protectorat) avec loyauté et avec conviction, si l'on veut en faire une *réalité de travail et non un décor de théâtre*, il est de nature non seulement à légitimer notre action, mais encore à lui servir de soutien et de guide, dans les circonstances difficiles. J'ai connu des Marocains comme ce grand Vizir Mokri, qui sont à la taille des meilleurs hommes d'Etat d'Europe, et c'était avec une attention déférente que j'écoutais les conseils de ce dernier.”

Nous avons, certes, nous aussi des hommes qui peuvent se comparer à ce grand dignitaire marocain. Si jusqu'ici ils n'ont pu se manifester ou donner toute leur mesure, c'est précisément à cause du régime qui n'est pas particulièrement favorable à l'épanouissement de leur personnalité. Et si, dans les circonstances difficiles leur concours ne paraît peut-être pas aussi empressé, aussi dévoué qu'on le souhaiterait, c'est aussi la faute du régime qui n'a pas su s'élever à un plan assez haut pour s'identifier en quelque sorte avec la nation même à laquelle il s'applique conciliant ainsi la nécessité d'une domination étrangère avec les exigences de l'idée nationale. Je ne dis pas que cette politique soit facile ni que tous nos administrateurs soient capables de l'appliquer “avec loyauté et conviction”; elle exige au contraire, beaucoup de “doigté et de finesse”, et demande un personnel d'élite. Mais puisqu'elle réussit ailleurs, il n'y a pas de raison pour qu'elle ne réussisse pas ici.

Enfin le Ministre termine en recommandant, comme corollaire ou comme adjuvant à cette politique d'association bien comprise, une sorte de politique d'égards, tout aussi importante quand il s'agit de populations policées, sensibles aux bons procédés et aux bonnes manières.

“ Et puis, dit-il, et je finirai là dessus cette courte apologie d'un régime dont j'ai pu mesurer les bienfaits, il ne faut point se borner à défendre l'indigène, à respecter ses coutumes, sa religion et jusqu'à ses préjugés... Il faut aussi, il faut surtout l'aimer et user à son endroit de tous les égards que comporte une affection sincère.”

« *L'esprit de blague, le sarcasme, la bourrade inconsidérée ne sont point des articles d'exportation coloniale. Nous avons affaire à des sensibilités silencieuses, au tréfond desquelles, vous le savez, un mot déplacé, une attitude maladroite peuvent déposer des ferments mortels.* »

Ces paroles sont à méditer, et si le conseil qu'elles contiennent est suivi par la généralité des Français qui vivent dans ce pays, bien des heurts, bien des froissements peuvent ainsi être évités, et le problème politique lui-même en est simplifié dans une certaine mesure. On peut reprocher aux Annamites leur amour-propre exagéré, leur vanité souvent déplacée, leur susceptibilité malade. Ils sont ainsi faits, — et peut-être parce qu'ils sont les plus faibles, — qu'ils souffrent amèrement de tous les manques d'égards à leur endroit, de tout ce qui peut ressembler à du dédain ou du mépris, et cela d'autant plus que ces incorrections proviennent le plus souvent des plus modestes parmi les Français. Les blessures d'amour-propre, on le sait, sont les plus difficiles à se cicatrifier. Elles sont à l'origine de bien des complications politiques.

On voit par ces extraits du discours de M. Piétri, combien le Ministre des Colonies est averti des questions coloniales. Cela ressemble à une lapalissade : mais c'est assez rare pour que nous ayons lieu de nous en féliciter, à l'heure surtout où l'Indochine se trouve dans des conjonctures difficiles et où il n'est certes pas indifférent qu'il y ait à la tête du Département des Colonies un homme aux idées à la fois larges et justes, capable d'orienter la politique indochinoise dans le sens le plus conforme aux exigences de la situation.

Parlant justement de l'Indochine, le Ministre a prononcé ces paroles :

« Croire, puisqu'elle est présentement à l'ordre du jour, que la question indochinoise puisse se régler à coup de fusils ou à coups de sanctions, c'est vraiment faire trop bon marché de l'histoire millénaire d'un pays, de

la psychologie de son peuple, de l'évolution de ses coutumes, de la transformation de son esprit. »

Le gouvernement français ne commettra pas cette faute de psychologie, et après l'œuvre nécessaire de la répression, il s'attachera à sonder les aspirations de ce peuple et à y donner satisfaction dans la plus large mesure possible.

Car, — et c'est là la conclusion du discours du Ministre des Colonies, — il n'existe en fin de compte que deux procédés de colonisation l'amitié et la force.

« Laissons le second à d'autres époques et à d'autres nations, et continuons à faire fond sur l'autre. Ce sera le meilleur rempart que nous opposerons à l'assaut du communisme.

« Il est dérisoire de penser que des peuples comme ceux de l'Indochine, qui ne vivent moralement que dans le culte de la famille et des aïeux, soient accessibles aux doctrines de la IIIe Internationale ; mais leur mécontentement d'un jour est de bonne prise pour ces professionnels de l'émeute, formés à des écoles que nous connaissons. Tout en frappant exemplairement les meurtriers et leurs complices, tout en ne permettant point qu'on sabote, pour employer leur langage, cette œuvre incomparable qui fut le fruit de nos efforts, penchons-nous sur le malade et montrons-lui le vrai visage de la France tel qu'il apparaissait, il y a cent quarante ans, aux forces d'égoïsme du vieux monde. »

De telles paroles sont tout à l'honneur du Ministre des Colonies, et elles inspirent confiance aux populations qui vivent sous la protection de la France. Elles sont salutaires à entendre au milieu des murmures confus qui depuis quelque temps s'élèvent dans une atmosphère mauvaise et qui ne ressemblent à rien moins qu'à des paroles de confiance et d'amour.

QUI SERA MAÎTRE DE L'ASIE ?

Il y eut longtemps une question d'Orient. Il y a maintenant une question d'Extrême-Orient.

Mais, dans les convoitises luttant autrefois autour de la Turquie, nous connaissons parfaitement les forces en présence et leurs moindres mouvements. Il n'en est pas de même dans la grande partie d'échecs qui se joue pour la maîtrise de l'Extrême-Orient et peut-être de l'Asie entière. Les distances sont immenses. Une poignée à peine d'Européens parlent chinois ou japonais. Les seuls moyens d'information sont aux mains des Américains et des Anglais, qui faussent systématiquement les nouvelles. Pas un journal français n'a de correspondant attiré en Asie.

Qui donc, dans le public et même parmi les membres du gouvernement, sait que l'on compte près de cent millions de Japonais (autant que Français et Allemands réunis) alors que les îles japonaises ont une superficie de 417.000 hectares, inférieure de 119.000 hectares à l'étendue de la France ?

Qui sait que la Mandchourie, plus grande à elle seule que la France, se trouve tenue par traités sous un véritable protectorat par le Japon qui possède là une police nationale, des troupes, la direction de tous les chemins de fer, des mines et des industries ?

Le Japon espérait, le sait-on ? déverser en Mandchourie le surplus de sa population. La Chine a déjoué ce calcul en envoyant en ces régions, depuis 1916, près d'un million de Chinois par an. Les Chinois, plus sobres encore que les Japonais, ont évincé tous les colons envoyés par Tokio. Le Japon n'a pu maintenir que son personnel supérieur, ingénieurs, chefs d'industrie, banquiers, etc.

...

Les Japonais ne pouvant coloniser la Mandchourie, ayant déjà tout occupé en Corée (annexée par eux en 1906), repoussés des États-Unis où cependant ils sont au nombre de 140.000, se déversent dans tout le Pacifique. Aux îles Hawai,

possession américaine et base navale, ils sont déjà 275.000 et forment la majorité. Le Mexique, le Brésil et le Pérou les accueillent. Aux Philippines, en Indochine, par tout, leur nombre augmente. En Chine, on en compte plusieurs millions.

Population nombreuse, sobre, énergique; la seule au monde qui soit d'une seule race et d'une seule formation morale : possédant une marine de guerre presque égale à celle des États-Unis ou de l'Angleterre, avec une armée plus nombreuse que celle de la France et de l'Italie réunies.

Qu'est-ce donc qui empêche le Japon d'étendre la main sur le continent asiatique? Ceux qui ne connaissent pas l'Asie affirment gravement que les Japonais, après leur victoire sur la Russie en 1902, sont devenus pacifiques. En fait, ils se rappellent seulement la gloire d'avoir écrasé le colosse russe et la Mandchourie et pris place parmi les grandes puissances.

Sait-on enfin que les Japonais, parce qu'ils continuent d'étudier et d'écrire les caractères chinois, ne se trouvent pas plus étrangers en Chine ou en Indochine qu'un Chinois du Nord dans la Chine du Sud ?

La Russie, pourtant plus proche de nous, ne nous est guère mieux connue. Nous en sommes tous venus à tenir pour suspects aussi bien les élogés dithyrambiques des partis de gauche que les sombres tableaux des détracteurs de droite.

Sait-on, par exemple, que par des traités officiels reconnus par la Chine, la Russie, qui domine le Turkestan chinois, s'est octroyé le protectorat officiel, c'est-à-dire l'annexion de l'immense Mongolie, dont la richesse en millions d'habitants, descendants des guerriers qui conquièrent le monde au treizième siècle et régnèrent en Chine jusqu'à la fin du quatorzième siècle ? Si bien que les sotnias de cosaques mongols et bouariates, encadrés de Russes, viennent maintenant jusqu'au pied de la Grande Muraille.

...

Du plateau mongol, à 1.000 mètres d'altitude les armées russes n'ont qu'à descendre les pentes jusqu'à la plaine de Péking (aujourd'hui Peip'ing), dont ils sont à peine à 250 kilomètres. Le transfert de la capi-

taie chinoise à Nanking (deux mille kilomètres au sud) a été en grande partie motivée par la crainte d'une attaque brusquée d'un raid de cosaques.

Fermée du côté de l'Europe, la puissante Russie (120 millions d'habitants) dont l'empire couvre déjà la moitié de l'Asie, a tourné ses ambitions vers l'Extrême-Orient et l'Inde. Elle a repris le rêve de la grande Catherine, en calculant de plus que les puissances capitalistes, chassées d'Asie, seraient de ce fait ruinées et que leurs populations mécontentes accueilleraient mieux la propagande russe dont le but est la destruction de la civilisation matérielle anglo-saxonne.

En Perse, des accords reconnaissent déjà l'influence russe dans la moitié nord. L'Afghanistan, récemment d'influence anglaise, s'appuie de plus en plus sur les Russes qui voient le jour où les Anglais étant chassés de l'Inde, grâce à la propagande soviétique, rien ne les empêchera d'occuper tout l'Iran, du Golfe Persique à l'Indus, et qui sait, peut-être aussi l'Inde elle-même ?

Les Russes ont perdu l'habitude du confort qui affaibli; ils sont endurcis, sans besoins, sans pitoyable sensiblerie. Ils savent tuer aussi bien que se laisser tuer sans résistance.

Aux Asiatiques enfin, qui n'ont pas oublié leur glorieux passé et dont l'orgueil se lassait d'être dominés par des Européens, les Soviets ont apporté, avec l'aide du plus vaste état de l'Europe, l'exaltation d'une foi et d'une haine commune contre l'Europe et sa civilisation d'Asie.

C'est grâce à la direction et à l'argent des Soviets que la Chine a pu vaincre l'an dernier la Grande Bretagne et la chasser de tout l'intérieur, sans que celle-ci, qui avait pourtant la moitié de sa flotte sur les lieux, osât se servir de ses armes.

Aujourd'hui, Anglais et Américains ont abandonné et restitué à la Chine toutes leurs concessions: de l'intérieur, même, le 11 novembre dernier, celle de Tchenn-Kiang, sur le bas Yang-Tse, en un point où les plus grands cuirassés peuvent mouiller. Il n'y a plus d'Anglais et d'Américains autre part qu'à Peking et Tientsin sous les fusils de la garde des Légations à Shanghai et à Canton, sous les canons de la flotte. Les Européens, émasculés par leur sensiblerie, préfèrent se laisser chasser (et le reste) plutôt que de tuer pour défendre leurs droits et leurs personnes.

Le Japon, lui, sait se défendre quand il est attaqué. Les milliers de soldats chinois

tombés à Tsinan-Fou en mars 1928, quand ils espéraient chasser les Japonais à coups de verges comme on l'avait fait aux Anglo-Saxons à Tchrong-Tsing et Tchreng-Tou, ont été une leçon salutaire.

Quant à la France, dont l'Indochine est cependant convoitée — n'a-t-elle pas été une province chinoise? — elle est l'objet d'une étrange immunité que l'on attribue d'abord au fait que son tour n'est pas encore venu, puis à ce que les grands chefs de la Révolution chinoise avaient pris notre Révolution pour exemple.

Le rôle des Etats-Unis est étrange et relève plus du mysticisme et de l'inconscience que de la raison. Ils ont laissé, sans une protestation, les Chinois chasser, tuer, et pire encore, leurs nationaux dans tout l'intérieur et en particulier à Nanking en mars 1927. Leur commerce avec la Chine est très faible, pas 2 o/o du total commercial des Etats-Unis, et ne compense pas les sommes considérables (plus de 125 millions de francs) envoyés aux missions protestantes: sans parler des subsides accordés discrètement au pseudochrétien Fong Yu-Siang.

Or les Etats-Unis ne cessent de presser l'Europe de renoncer à tous ses privilèges en Chine. Ils sont à la tête de tous les mouvements pour chasser les Européens de la Chine.

La seule explication à cette attitude est qu'ils cherchent à ruiner le commerce immense et vital du Japon. En effet, lors des conférences de Washington en 1921, dont le but apparent était l'apaisement mondial, ils ont arraché à tous les pléiopotentiaires des promesses plus que généreuses en faveur de la Chine, promesses qui ont causé et causent un tort sérieux au commerce japonais.

De plus, le 8 mars 1922, le sénateur Lodge proclamait publiquement au Sénat américain: « Le point capital et le plus important du traité est la fin de l'alliance anglo-japonaise. C'est l'objet principal du traité. »

A l'importante conférence anglo-saxonne de « l'Institute of Pacific relations », tenue dans les premiers jours de novembre dernier, et que pas un journal français n'a mentionnée, un Américain, Lewis L. Corwin, le célèbre économiste du Brookings Institute, a proposé d'obliger le Japon à placer la Mandchourie sous le contrôle international. Par contre, Sir Harold Parlett, un Anglais, déposait un mémoire reconnaissant le beau œuvre du Japon mainte-

nant depuis quinze ans la paix dans ces régions quand toute la Chine était ravagée.

L'hostilité des Etats-Unis contre le Japon a provoqué le juste ressentiment de ce dernier. Le comte Okuma, un des grands chefs politiques, écrivait récemment : « La tyrannie des Anglo-Saxons à la Conférence de la Paix en 1919 a rempli de colère les dieux et les hommes. »

Des conférences panasiatiques se sont tenues sous la direction et l'impulsion morales des Japonais à Nagasaki en 1926 et à Shanghai en 1927. Une association indo-japonaise s'est formée avec le programme avoué de soustraire les Asiatiques à la domination des Blancs.

Dans le récent conflit au sujet du chemin de fer de l'Est chinois (1.722 k l. de Sibérie à Vladivostok à travers le territoire chinois), la Russie, obligée de lutter pour la domination de cette ligne, seule communication avec Vladivostok, a montré une extrême modération pour ne pas irriter le Japon. Et ce dernier s'est gardé de se joindre aux puissances signataires du pacte Kellog qui ont fait à la Russie des remontrances d'ailleurs fort mal accueillies. Les accords sont signés. Combien de temps seront-ils tenus ?

De tous ces faits, il ressort l'existence d'impulsions profondes qui durent depuis longtemps et augmentent d'année en année, impulsions qui parfois se neutralisent, parfois s'additionnent, provoquant des remous à rebours. Rivalité hostile des Etats-Unis contre le Japon pour la maîtrise du Pacifique, basée surtout sur une mystique de race et de religion : Blancs contre Jaunes, Indignation du Japon contre cette hostilité et réponse par l'organisation d'une lutte des Jaunes contre les Blancs. Rivalité de la Russie et du Japon sur leurs frontières

communes et dans le Nord de la Chine. La Russie voudrait reprendre au Japon Port-Arthur et le sud de la Mandchourie perdus par elle en 1902. Le Japon verrait avec plaisir Vladivostok cesser d'être russe. Et les deux puissances, dont chacune peut aisément s'emparer de la Chine septentrionale, sont retenues l'une par l'autre. Leurs appétits et leurs espoirs sont si grands qu'en dépit d'ententes secrètes, elles ne songent pas au partage. Elles patientent et guettent l'occasion. Toutes deux sont asiatiques.

Au milieu de tout cela, la Chine lève le nez et marque des points. Grâce à la grande guerre, elle a éliminé Allemands et Russes. S'appuyant sur les armes, la propagande et l'argent russes, elle a chassé les Anglais et les Américains et fait des emprunts en Angleterre et en Amérique pour renouer avec les Russes. Elle s'arme et s'exerce aux tactiques européennes, grâce à l'argent et aux instructeurs européens, afin de faire peur à l'Europe. Elle se console d'avance d'une domination japonaise prévue par une antique prédiction, en disant : « Le jour où le Mikado régnera sur la Chine, nous aurons annexé le Japon : comme nous aurons annexé la Mandchourie pour la première fois quand les Mandchous nous ont conquis. »

L'équilibre actuel peut durer longtemps encore. Mais un simple incident peut au contraire précipiter les événements. Aucun optimisme officiel ne suffirait alors à préserver l'Europe des conséquences possibles. Surveillons les joueurs et notons bien les coups pour que la partie ne soit pas perdue pour nous avant que nous ayons pu nous préparer.

G. SOULIE DE MORANT
(L'Européen)

LITTÉRATURE CHINOISE

Le Poète K'iu Yuan 屈原

Autant la Chine actuelle est déconcertante, déroutante, à force de se débattre dans des convulsions infinies sans arriver à trouver la norme de sa vie et de son évolution, autant la Chine ancienne fut séduisante par le développement de sa pensée, la magnificence de sa littérature et la splendeur de son art. Elle fut pour les Annamites la source de toute culture et de toute civilisation, source à laquelle nous

pouvons encore nous abreuver sans inconvénient. Elle fut, non seulement pour l'Annam, mais pour l'Extrême-Orient tout entier, Rome et la Grèce réunies, et tout humanisme dans ces pays dérive d'elle en droite ligne.

C'est dire combien est utile, indispensable à tout Annamite cultivé la connaissance de la Chine antique dans ce qu'elle a produit de mieux dans le domaine des lettres.

et des arts, l'art de penser et celui de vivre y compris. Je l'ai dit et je l'ai répété maintes fois : l'élite annamite, sous peine de devenir une élite artificielle, sans attache profonde avec les sources spirituelles de la race, une sorte de plante de serre chaude, doit, en dehors de l'instruction occidentale, posséder les notions essentielles qui constituent le rudiment de l'ancienne culture. Celle-ci, outre qu'elle l'empêche de se déraciner en la maintenant dans le milieu ancestral qu'elle doit travailler à améliorer mais ne doit ni renier ni bouleverser, forme un contrepoids efficace à ce qu'une éducation étrangère peut avoir de dangereux ou de factice. Dans la soif de nouveauté, la fièvre d'émancipation qui travaille les jeunesses intellectuelles de ce pays, on a tendance à sous-estimer, bien plus, à considérer comme parfaitement négligeable cet apport d'une tradition spirituelle plusieurs fois séculaire. On s'apercevra un jour combien il est précieux en lui-même et dans bien des cas salutaire comme adjuvant ou comme correctif.

Apport précieux en lui-même, disons-nous. En effet, pour ne parler que des œuvres littéraires chinoises, elles forment par leur quantité vraiment formidable et leur qualité tout à fait originale un domaine important de la littérature universelle. Expression de l'âme et de la pensée d'un quart de l'humanité civilisée, elles ne sauraient laisser indifférent tout homme cultivé, qu'il soit de l'Occident ou de l'Orient. De fait, une culture véritablement humaine doit être la synthèse harmonieuse de tout ce que l'humanité considérée dans son ensemble a produit de meilleur. Et dans cette synthèse, la Chine ancienne doit avoir sa part, une part très large, en rapport avec son importance historique. Jusqu'ici l'Occident dans son culte exclusif de la culture gréco-latine a longtemps méconnu cette part de la Chine, comme d'ailleurs celle de l'Inde. L'étude de la langue, de la littérature, de la philosophie, de l'art chinois, ne sortait guère du domaine de la spécialisation pour entrer dans celui de la culture générale. Il est vrai que la langue classique chinoise, par son génie particulier, par le moyen d'expression encombrant et compliqué mais infiniment riche et profond dont elle se sert et qui est le système d'écriture idéographique, n'est pas accessible à tout le monde : sa connaissance ne peut être le fait que d'une catégorie de savants spécialisés. Mais les travaux de ces derniers

déjà suffisamment nombreux et poussés gagneraient à être davantage connus du grand public lettré des deux mondes.

Pour en revenir à ce pays, on ne peut bien connaître la langue, les mœurs, les institutions de l'Annam d'autrefois comme de l'Annam d'aujourd'hui sans avoir une certaine connaissance des caractères chinois, ou tout au moins sans posséder quelques notions précises sur l'histoire, la littérature, la philosophie, la législation de l'ancienne Chine. Faut de cette connaissance préalable, nombre de personnes parlant couramment l'annamite ignorent tout des productions de l'esprit indigène qui sont vraiment lettre morte pour elles. Elles s'en excusent en disant que c'est du chinois, autant dire de l'hébreu ! Mais la langue annamite est si intimement liée au chinois qu'elle ne saurait en être séparée sans inconvénient, absolument comme le français, par exemple, ne saurait l'être du latin au 15^e ou 16^e siècle.

La littérature chinoise n'est donc pas un domaine exclusivement réservé aux sinologues ou spécialistes en langue chinoise. Les principales œuvres traduites sont susceptibles d'intéresser le public cultivé de tous les pays.

Je dédie à celui d'Indochine la traduction d'une page considérée comme l'une des plus belles de l'œuvre d'un grand poète de la fin du 4^e siècle avant l'ère chrétienne.

K'iu Yuan (en annamite Khuât Nguyèn), — c'est son nom — vivait de 332 à 295 avant J.-C. Il était parent et devint ministre du roi de Sŏ, un pays du sud du Yangtseu. Il essaya de détourner son souverain de certaines entreprises dangereuses : le roi ne l'écouta pas, le congédia et l'exila. Désespéré, il s'enferma dans une retraite obscure, et composa une longue élégie pour épancher sa tristesse. Le 5^e jour du 5^e mois de l'an 295 avant J.-C., il se jeta dans le fleuve Mich-la, affluent du Yang-tseu. Le roi de Sŏ, touché de cette mort, fit faire des sacrifices sur le bord du fleuve, et depuis, en souvenir de cette fin tragique, chaque année, à cette date, dans toute la Chine des bateaux pavoisés sillonnaient les rivières et les fleuves, allant à la recherche du fidèle ministre : c'était la fête des « bateaux-dragons », fête dont la tradition se conserve encore de nos jours sous forme de régates rituelles. Elle se célèbre également en Annam sous le nom de fête du 5^e jour du 5^e mois et prend un caractère nettement taoïste.

Ce caractère est d'ailleurs celui de la poésie et de la personnalité de K'iu Yuan

lui-même. Le mouvement philosophique et littéraire de la Chine antique se divisait nettement en deux tendances distinctes : celle de la Chine du nord du Yangtseu, représentée par l'école de Confucius, est une tendance positive et rationaliste, volontiers confinée dans le domaine du bon sens et des convenances, de la sociabilité et des rites ; celle de la Chine du sud du Fleuve Bleu, représentée par l'école de Laoïseu, est une tendance mystique, tournée de préférence vers la recherche de l'absolu, la contemplation de l'univers, et la culture de l'individu en tant que sujet de cette contemplation à la fois seraine et passionnée. En étendant ces deux termes et en les généralisant, on peut dire que l'école du nord représente le classicisme et l'école du sud le romantisme chinois.

K'iu-Yuan est ainsi le premier poète romantique chinois, chef d'une école qui a eu des continuateurs jusque dans la Chine moderne. « Il est lui-même le sujet de son œuvre, dit le sinologue Henri Maspero : ce sont ses sentiments, ses douleurs, ses regrets qu'il chante, surtout ses désespoirs d'exilé, non pas en les dissimulant sous des voiles allégoriques, mais ouvertement, en se mettant lui-même en scène en un *je* perpétuel. »

Voici un spécimen de son œuvre, intitulé : « En consultant un devin », page que tous les lettrés annamites savent par cœur et que je traduis ici directement du texte chinois.

« Khuat-Nguyên étant exilé, trois années durant ne put revoir la capitale. Il avait déployé toute son intelligence, mis tout son dévouement au service du prince ; et pourtant il avait été victime des calomnies des gens. Le cœur affligé, l'esprit en désordre, il ne savait de quel côté se tourner. Il vint donc voir le maître devin Trich-Thiêm-Doan.

« Il lui dit : — J'ai sujet à perplexité ; je viens vous demander de m'éclairer.

« Thiêm-Doan remettait en place ses baguettes, époussetait sa carapace de tortue (choses dont on se servait pour consulter le sort et tirer des horoscopes) : — Sur quoi désirez-vous me consulter, lui demanda-t-il.

« Khuat-Nguyên reprit : — Vaudrait-il mieux pour moi de toute l'ardeur de mon zèle et de toute la sincérité de mon cœur me dévouer au service de mon prince et de mon pays, ou bien au contraire m'ingénier continuellement à flatter les gens et à suivre leurs caprices ? Vaudrait-il mieux pour moi vivre dans la retraite en cultivant mon champ, ou bien au contraire fréquenter les grands pour rechercher la renommée ?

Vaudrait-il mieux pour moi ne pas craindre de dire la vérité au risque de m'attirer des malheurs ou bien au contraire me contenter de vivre tranquillement une vie heureuse et lâche ? Vaudrait-il mieux pour moi m'élever au-dessus du vulgaire pour préserver toute la pureté de mon âme, ou bien au contraire prendre une attitude obséquieuse et craintive, prononcer des paroles doucereuses et insincères pour plaire à une femme ? Vaudrait-il mieux pour moi rester intègre et honnête, juste et droit, et avoir une conscience nette, ou bien au contraire me montrer liant, souple, complaisant, accommodant, de façon à plaire à tout le monde ? Vaudrait-il mieux pour moi être le cheval fougueux qui parcourt dix mille *li*, que le petit canard sauvage qui flotte dans l'eau, monte et descend avec la vague, cherchant ainsi à sauvegarder une vie insignifiante ? Vaudrait-il mieux pour moi être un coursier de race qu'une bête de bât ? Vaudrait-il mieux pour moi rivaliser avec l'aigle dans son vol, que disputer à manger avec des poules et des canards ? De ces deux voies, laquelle est la bonne et laquelle la mauvaise ? Laquelle faut-il suivre et laquelle abandonner ? Le monde est comme une eau trouble ; il est sans pureté. Aux yeux du vulgaire, une aile de cigale pèse plus lourd qu'un poids de mille livres. La cloche d'or est détruite et la jarre de terre fait un bruit assourdissant. Les médisants et les calomniateurs triomphent, et les honnêtes gens restent dans l'ombre. Hélas ! dans la solitude où je suis, qui connaît la pureté de mon cœur ?

« Thiêm-Doan en entendant ce discours laissa tomber ses baguettes ; il se recusa en disant :

« Le langage populaire dit qu'un pied peut être plus court qu'un pouce et un pouce plus long qu'un pied. La nature peut présenter des lacunes, et l'intelligence ne comprend pas toutes choses. Les nombres ne dénombrent pas tout, et il est des mystères que la divinité elle-même ne pénètre pas. Faites ce que vous dit votre cœur ; agissez selon votre volonté propre. Ma carapace de tortue et mes baguettes ne peuvent vraiment pas connaître de ces choses. »

Faiblement tradue par la traduction, cette page ne reflète-t-elle pas une noble pensée, passionnée éprise de pureté et d'idéal ? Par sa sincérité émue et ses magnifiques envolées, elle peut compter parmi les plus belles de la littérature universelle.

PHAM QUYNH